



SABINE WESPIESER ÉDITEUR, 2015
SW POCHE

Yanick Lahens

Dans la maison du père

ISBN 978-2-84805-187-1

177 pages

9 €

**RÉCITS
D'ENFANCE**

DANS LA MAISON DU PÈRE

Une fillette danse sur un air de ragtime, se dandine et tourne sur elle-même en riant dans sa robe bleue, quand soudain, emportée par le mouvement, elle se dirige vers le jardin, ôte ses chaussures, ses chaussettes blanches, et « prise à revers par quelque chose comme une force obscure et gaie », se met à bouger différemment, plie les genoux, arrondit les épaules, avance à petits pas saccadés, s'accroupissant jusqu'à toucher le sol. Son père qui l'observait de loin, se lève alors pour courir vers elle, l'attrape par les épaules et lui assène une gifle monumentale. Cette gifle, jamais Alice Bienaimé ne l'oubliera, elle est « le mitan de sa vie », une vie désormais partagée entre un avant et un après, elle sera l'événement fondateur qui décidera de son avenir. Nous sommes en janvier 1942 à Port-au-Prince, en Haïti.

Ce que cherchait à retrouver confusément la fillette d'une douzaine d'années, c'étaient « les mesures d'une autre musique, celles d'autres gestes scandés par un tambour et entrevus quelques semaines auparavant dans une clairière retirée ». Cette danse qui lui est interdite, véritable tabou, est celle pratiquée pendant les cérémonies vaudou ; elle représente tout ce que le père devenu médecin, fils d'un petit commerçant, petit-fils d'un agriculteur et arrière-petit-fils d'un esclave, veut oublier et rejette : la couleur de sa peau, le passé des plantations, l'humiliation, la misère toujours aux aguets. Ce père, « héros magnifique et lointain », fier d'être Haïtien, a marché parmi le peuple en liesse qui fête le départ des Américains le 21 août 1934, portant sa fille sur ses épaules, lui offrant son premier bain de foule. La chaleur, les odeurs, la clameur sourde furent une révélation, un vrai bonheur pour la petite fille : « C'est dans ce lieu que je commence à m'intéresser à ces choses et à ces êtres extérieurs à ma

vie, sans savoir qu'un jour je les danserai. Que les eaux du monde commenceront à s'écouler dans mes veines. Que des peuplades entières viendront habiter mes terres. Et, nourrie de tous leurs mystères, que je m'éclaterai en mille cœurs, mille visages et autant de vies sous les feux des scènes du monde ». Car Alice fera de la danse sa raison de vivre et deviendra chorégraphe, quittera son île pour New York, avant de revenir un jour « dans la maison du père ».

Autour de la petite fille gravitent quelques proches, la « constellation de l'enfance ». Sa mère, pleine de tendresse, aime fredonner avec elle les airs à la mode tout en lui brossant et nattant les cheveux pour les rendre moins crépus. Elle lui raconte les récits de la Bible et lui enseigne l'alphabet : « "Assieds-toi et écoute-moi bien. Aujourd'hui, nous allons apprendre la lettre "g". Elle est un peu difficile". J'aimais entendre sa voix épeler la terre entière, ses arbres, ses animaux, ses fleuves, et résonner dans le silence de ces crépuscules caraïbes si prompts à naître et à mourir. » Mais c'est la servante Man Bo aux chairs débordantes qui, telle une vigie, veille au seuil de sa vie. Elle qui craint la nuit et ses cortèges de morts en perdition, fait ses neuvaines à Notre-Dame du Perpétuel Secours mais convoque les *lwas* (divinités vaudous) pour ses demandes plus secrètes, lui raconte maintes histoires fabuleuses venues de la région du fleuve Artibonite, à condition toutefois qu'Alice se presse le nez avec une pince-à-linge « pour avoir un joli nez pointu plus tard ».

À l'opposé du jardin côté rue aux parterres symétriques et aux arbustes équarris, l'arrière-cour, le domaine de Man Bo, est « un monde préservé ouvert à tous les vents, l'envers du monde, où l'on peut faire ce que l'on aime et exister par soi-même ». Là se retrouvent les domestiques du quartier, on y grille le café, on y égorge poulets et cabris, on y traite les vaches. Ça n'est qu'un petit carré de terre boueuse mais il fait bon d'y poser ses pieds nus !

À l'enseignement dispensé à l'école (Alice passera le premier jour d'école au piquet pour ne pas s'être retenue et avoir mouillé sa culotte) si éloigné « des rêves orageux de l'enfance » et soulevant des questions sans jamais y répondre, elle préfère de loin les conversations avec son oncle Héraclès, le jeune frère de son père, un étudiant qui participera à la révolution de 1946, révolte sociale tout autant qu'insurrection poétique s'appuyant sur les livres de Jacques Roumain et René Depestre, la revue *Tropiques* d'Aimé Césaire, et que déclencheront les articles enflammés du journal *La Ruche* et la venue sur l'île d'André Breton. Il lui « enseigne que la vie est pleine d'images brillantes, que c'est un incendie à allumer au risque de s'y brûler », lui fait découvrir et aimer l'histoire de son pays, ses poètes et ses peintres. C'est avec lui et ses amis qu'elle regardera son île avec des yeux neufs, sans les préjugés du passé colonial, qu'elle assistera à une cérémonie vaudou à Rivière Froide, à l'occasion de la fête des Rois. C'est encore lui qui l'accompagnera aux cours de celle qui l'initiera aux danses traditionnelles, à la magie des mouvements si surprenants pour l'adolescente qu'elle est devenue : « Les élèves regardèrent un moment Mme Boural et eux aussi, pieds nus, refirent les mêmes gestes. Au bout de quelques minutes je ne résistai plus à l'envie de les rejoindre pour goûter cette joie, cette irradiation dans les bras, les jambes, le corps tout entier. Je sentis le sol s'ouvrir et sonner sous mes pieds la terre entière, ses arbres, ses montagnes, ses fleuves interminables ». C'est grâce à tout cela qu'Alice se construira, en gardant un lien indéfectible avec son enfance, et parviendra à définir et formuler ce qu'elle recherche dans la danse : « s'ouvrir à l'inconnu qui arrive du fond des âges », « puiser l'énergie en touchant le sol pour mieux rebondir et transfigurer l'espace », « suivre son âme disséminée sur les chemins et la rassembler dans chaque geste ».

Ce roman de formation, qui vient de paraître dans la nouvelle collection de poche de Sabine Wespieser, est le premier roman de Yanick Lahens, bien connue depuis qu'elle a remporté l'année passée le prix Femina pour *Bain de Lune*. Née à Port-au-Prince en 1953, elle enseigne la littérature à l'Université d'État, fit du journalisme, participant à diverses revues et animant une émission sur Radio Haïti Inter (la fameuse radio de Jean Dominique sur qui Jonathan Demme a réalisé un film qu'il ne faut pas manquer de voir : *The Agronomist*), et s'engage aujourd'hui dans le développement culturel et social de son pays en menant différents projets tournés vers les jeunes générations. Le poids de la dictature, la peur, l'aliénation des femmes, mais aussi leur endurance, la fascination pour le vaudou comme formidable espace de liberté, l'attachement à cette ville tentaculaire et protéiforme qu'est Port-au-Prince, le rayonnement qui émane de certains êtres, l'enfance et son énergie vitale, la beauté, l'enchantement, tout cela est déjà présent dans son premier recueil de nouvelles, *Tante Résia et ses dieux* (L'Harmattan, 1994), dont l'une d'elles, intitulée « La Chambre bleue », est d'ailleurs relatée du point de vue d'une petite fille de six ans qui découvre un jour, sans le comprendre encore, que ses parents cachent dans la maison un ami persécuté.

Lors d'un entretien avec Laure Adler sur France Culture, Yanick Lahens dit comprendre le monde à partir d'Haïti : « C'est un microcosme à partir duquel je peux regarder défiler et envisager les interrogations d'aujourd'hui. Je ne suis jamais misérabiliste parce qu'avancer sans se faire d'illusion ne signifie pas renoncer. C'est d'ailleurs ce qui explique la grande créativité en littérature, peinture, sculpture, etc. C'est une manière d'avancer, d'opposer au malheur la force et la beauté. »

Et le fait est qu'une irrésistible force de vie émane de ce petit roman qui, tout en magnifiant le poids de « la sagesse ancienne, oubliée, plus vieille que Man Bo, plus vieille que les ancêtres dans les plantations, plus vieilles que toutes les femmes de la Genèse, Rachel, Rebecca, plus vieille que la déesse hottentote, plus vieille qu'Ayizan mère de tous les *Iwas* », salue l'enfance et sa lumière. Il est trois heures de l'après-midi, en plein mois d'août et, dans la ville écrasée par la chaleur, « les vieillards sirotent un ultime café sur leur *dodine* au seuil des maisons aux persiennes à demi closes. Leurs souvenirs dansent dans les ombres transparentes au-dessus de l'asphalte. Les enfants ne le savent pas et les piétinent en riant. »

Françoise Le Bouar

Pour prolonger cette lecture, voici deux livres de souvenirs, deux romans et un film qui font se croiser l'enfance et Haïti :

Dany Laferrière : *L'Odeur du café, Le Serpent à plumes*, 2001.

Emile Ollivier : *Mille eaux*, Gallimard, 1999, Haute enfance.

Louis-Philippe Dalember : *Le Crayon du bon Dieu n'a pas de gomme, Le Serpent à plumes*, 2004.

Lyonel Trouillot : *Les Enfants des héros, Actes Sud*, 2007, Babel.

Raoul Peck : *L'Homme sur les quais*, 1993.